

Jacques Lucchesi

La fabrique
de la féminité

et autres essais



La fabrique de la féminité

Il peut paraître paradoxal qu'un homme entreprenne de questionner la féminité dans ses différentes manifestations. Les objections sont connues d'avance. Comment, diront certaines, parler – et parler avec pertinence – de ce que l'on n'est pas ? La féminité n'est-elle pas, par excellence, le domaine de réflexion des femmes ? A celles-là, gardiennes d'un temple vidé de tout culte, je me sens porté à répondre un « non » sans réticence. D'abord parce qu'il n'y a pas, pour la pensée, de chasse-gardée, celle-ci n'aimant rien tant que de vagabonder au-delà de toute limite. Ensuite parce qu'il n'y a pas, dans le monde, de vecteur d'étonnement, d'attrait et d'interrogation plus sensible, plus évident que l'altérité sexuelle. Pas plus que les femmes ne se sont privées – du moins au cours de ces cinq ou six dernières décennies – de disserter sur les multiples aspects du comportement masculin et de ses conséquences envers elles, les hommes, depuis très longtemps, ne se sont jamais interdits de parler des femmes, et c'est tant mieux. D'une manière ou d'une autre, elles ont même été l'un de leurs principaux sujets d'inspiration, ce qui a donné parfois des chefs

d'œuvres – comme le « Canzonière »¹) de Pétrarque ou, plus près de nous, le « Nadja »²) d'André Breton – dont notre culture a gardé la mémoire. Est-ce que ces discours, nés d'un amour intense ou même d'une simple émotion fugitive, étaient porteurs en soi d'une vérité sur les femmes ? Certainement même si, prisonniers d'une masse obscure d'affects, ils ne pouvaient guère prétendre à une quelconque universalité. Que l'on se rassure : cette modeste étude n'y prétend pas non plus, même si elle cherche à constituer la féminité en objet de connaissance. Du reste, elle se limite volontairement à une conception occidentale de la féminité, sans toutefois ignorer que celle-ci est loin d'être exclusive. Elle veut simplement éclairer les différents substrats, les diverses expressions afférant à cette notion pour le moins floue et complexe. La féminité relève-t-elle de l'inné ou de l'acquis, de la nature ou de la culture ? Est-elle ou non le propre de la femme ? Peut-elle en signifier son excès, comme l'écume accompagne la vague ? Quelle est la part du marché dans son élaboration ? Et surtout, peut-elle s'envisager indépendamment de son contraire, la virilité ? Autant de questions que nous nous proposons d'examiner méthodiquement, au risque d'en faire surgir d'autres en cours de route.

Ce que nous dit le lexique

Puisque notre compréhension du monde implique la médiation des mots, nous commencerons par aborder la féminité sous l'angle du langage. Celle-ci, à l'évidence, provient du substantif « femme ». C'est lui qui est, littéralement, la matrice de son sens, la condition nécessaire de sa dénomination. Or, que constatons-nous lorsque nous étudions les mots

français faisant leur suffixe en « té » ? Qu'ils appartiennent tous au genre féminin, bien qu'ils rejettent le « e » muet final qui est, dans notre langue, la marque du féminin. Ainsi, on peut dire que la féminité est, dans son orthographe même, marquée par l'ambiguïté : ce n'est pas la seule, comme nous le verrons. En second lieu, bien sûr, ce groupe de mots en « té » désignent des qualités – autrement dit des abstractions. Avant d'être pour elle-même sa propre signification, la « vérité » est référée au mot « vrai » – lequel s'emploie communément comme substantif et comme adjectif (adjectif substantivé). Et c'est pareil pour la « beauté » ou la « bonté », qui nous font ainsi dérouler la fameuse triade platonicienne. Mais pas plus que la beauté ou la bonté, la féminité ne nous renseigne, dans sa définition basique – état de ce qui est féminin ou qui appartient à la femme – sur les déterminations, les caractéristiques intrinsèques qui la composent. Où prennent-elles leur source ? A quoi les reconnaît-on ? C'est peu dire qu'il s'agit, tout d'abord, de les identifier sous leurs diverses manifestations.

Entre nature et culture

Cette féminité que nous serions enclins à chercher initialement dans la psyché de la femme ne doit pas nous faire oublier que tout commence par le corps. C'est par lui et à travers lui que s'originent toutes les spécificités, toutes les différenciations auxquelles la culture d'une contrée ou d'une époque apporte ses colorations. Et la première des différences – la différence primordiale – est, bien sûr, la différence sexuelle. Sauf exceptions – il y en a en ce domaine –, nous naissons tous filles ou garçons : cela est un fait

de nature. Le terme neutre de « bébé » ou « nouveau-né » peut bien s'appliquer indifféremment aux petites filles et aux petits garçons de quelques heures ou quelques jours, il n'empêche que la suite des choses va rapidement déterminer des choix sociaux (habillement, éducation) assez nettement divergents. Les modèles ont sans doute évolués, en partie sous l'effet d'une mixité précoce, mais il n'en reste pas moins que les tendances propres à l'un et à l'autre sexe s'affirment rapidement 3) : goût pour le mouvement et l'espace pour les garçons, prépondérance de la parole chez les filles (pour ne citer que ces traits-là). Dans la sphère si révélatrice des jeux, et même s'il ne s'agit plus, de nos jours, de conditionner les filles à leurs futurs rôles de mère, on rencontre toujours la sempiternelle poupée, fut-elle rebaptisée objet transitionnel. Le processus va s'amplifier, à la puberté, avec l'apparition des signes sexuels secondaires – mue de la voix, apparition des seins –, soulignant une différence jusque là liée à l'intimité (et donc rarement montrée). En devenant progressivement visible, elle va entraîner des conduites nouvelles dans lesquelles la conscience d'un « être femme » va se développer, dans l'opposition autant que l'attrait pour son pendant masculin. Il y a, à l'œuvre, un processus de mutation biologique qu'accompagne comme son ombre une construction intérieure encadrée par la société et ses modèles esthétiques du moment. La conscience de pouvoir donner à son tour la vie et le désir d'enfant conséquent viendront, un peu plus tard, parachever cette intériorisation d'une spécificité féminine à laquelle le corps est le naturel et indépassable substrat.

Quid de l'éternel féminin ?

Il faudrait oublier, en effet, tout ce que nous a appris la biologie moderne pour avaliser l'hypothèse d'une « essence » de la femme qui se révélerait peu à peu, d'abord en elle puis au monde. Cette féminité incarnée, avec des travers et des qualités apparus en des temps édéniques, ne manque certes pas de charme. C'est elle qui nourrit d'ailleurs l'un des mythes littéraires les plus féconds de l'Occident : celui de l'éternel féminin. En lui se perpétue une religiosité archaïque, cultes chthoniens rendus à des divinités féminines souvent bipolaires – comme Cybèle – dans leurs manifestations 4). En rapprochant du mystère « l'être femme » et le désir masculin qui s'y lie, il crée les conditions d'une transcendance profane, sorte d'anti-nature qui tend à renforcer le sentiment d'incommunicabilité entre les deux sexes. La femme devient ainsi fatale, appelant tour à tour le désir et la crainte, l'admiration et la violence. Par le seul fait qu'elle soit femme, elle ne peut que rester à la porte de la raison, tant par sa psychologie que par ses occupations. Considérée comme une enfant – ou guère plus – par l'ordre patriarcal qui l'exclue avec méfiance de la sphère rationnelle, elle peut au mieux s'adonner à des activités artistiques, quand elle n'est pas elle-même objet de méditation pour les poètes et les peintres. A quelques exceptions près, toute la culture du XIX^e siècle est traversée par de tels sentiments à l'égard des femmes. L'un des grands apports du siècle suivant sera justement de déconstruire tous ces artifices, toutes ces légendes, par la réappropriation, singulière puis collective, de la parole par les femmes et sur les femmes.

L'apport de la théorie des genres

A ce niveau de notre exposé, nous ne pouvons ignorer la théorie des genres dont au moins le postulat de base aborde avec pertinence notre sujet. Celle-ci prend son essor dans le milieu universitaire américain à partir des années 70 – encore que sa véritable origine soit dans la philosophie française de l'après-guerre et, en particulier, dans « Le deuxième sexe » de Simone de Beauvoir 5). Fortement influencées par la pensée féministe, des intellectuelles comme Joan W. Scott, Judith Butler (« Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité ») ou l'Anglaise Ann Oakley (« Sex, gender and society ») vont développer, à travers leurs écrits, la notion de « genre » (gender) comme sexe social par opposition au sexe biologique. Dans cette optique, le genre (qui recoupe la féminité comme la masculinité) est une construction intérieure patiemment élaborée par la société et ses instances de pouvoir. Rien d'innocent dans ce « dressage » dont le but est, bien entendu, la reproduction des rôles sexués garants de l'ordre en place. Par « la stylisation répétée des corps », selon les mots de Judith Butler, les postures ainsi acquises parviendront à créer l'illusion qu'elles sont parfaitement naturelles, inhérentes depuis toujours à l'être des femmes et des hommes. On ne peut, évidemment, que constater l'intention critique qui parcourt ces « genders studies » dont l'un des renversements les plus significatifs – et les plus contestables, aussi – sera d'affirmer l'antériorité du genre sur le sexe biologique. Elles auront également le mérite de questionner la normativité de l'identité sexuelle par l'étude à contrario des cas, de plus en plus nombreux, de transsexualisme, ce qui aboutira à

la notion de « transgenre ». Par la suite, la polémique s'étendra au système grammatical lui-même et au genre masculin des mots accusé d'être trop sexiste. Mais ceci est une autre histoire.

Le propre de la femme ?

Quand nous parlons de féminité, quand nous prononçons seulement ces quatre syllabes, tout un monde de douceur, de raffinement et de séduction s'éveille aussitôt dans notre esprit. Chacun de nous y apporte son expérience et le souvenir de ses rencontres, réelles ou imaginaires, pour nourrir cette notion dont on peut dire qu'elle appelle plus spontanément la rêverie que la réflexion. Si la féminité peut être conceptualisée, elle n'en reste pas moins un concept impur, où la part du sensible l'emporte de loin sur celle de l'intelligible. Nous nous en accommoderons d'autant mieux qu'en ce domaine, comme dans d'autres, la plupart d'entre nous préférons l'illusion à la réalité. Nous savons à présent qu'elle est, du moins pour sa partie visible, la résultante de multiples déterminations, tant sociales que biologiques. Néanmoins, la tentation reste grande de la saisir comme une cause plutôt qu'un effet, comme un point de départ plutôt que d'arrivée. Il faudrait pour cela poser – ou supposer – une femme idéale, sorte d'archétype contenant toutes les femmes possibles et imaginables. Or, quitte à raviver une nouvelle querelle des Universaux, l'expérience nous apprend qu'il n'y a que des femmes – des individus de sexe féminin –, chacune d'elle étant amenée, au cours de sa vie, à composer tant avec ses particularités anatomiques que les impératifs culturels de son époque ou de sa tradition, pour se façonner une image à soi. Dans ces

conditions, penser la féminité comme le propre de la femme ne peut que s'avérer hasardeux, voire équivoque. L'expérience commune nous pousse, néanmoins, sur ces chemins sans balise. Chaque jour ou presque, en effet, nous fait entrevoir des nuances et des différences qui peuvent, d'une femme à l'autre, paraître abyssales. De telle femme – pas forcément des plus jolies – se dégage un je-ne-sais-quoi, mélange d'élégance et de gestes gracieux, qui nous surprend et nous fait croire un instant à une « essence » féminine défiant sereinement l'époque et ses mœurs. Ce n'est qu'un leurre, bien sûr, mais un leurre agréable, un charme si l'on veut. A l'inverse, d'autres femmes (parfois mieux dotées par la nature) manquent cruellement, dans leurs manières, de cette aura propre à les distinguer dans la masse des passantes. Et il en va de même pour cette manifestation plus intérieure de la féminité qu'est la voix, son timbre et ses intonations. Est-ce que, dans cette perspective, la première a un capital de féminité supérieur à la moyenne ? Ou que les secondes – que l'on me pardonne de filer la métaphore économique – accusent un déficit de féminité proche de la banqueroute ? La question peut, évidemment, être posée mais avec un correctif, toutefois, qui renvoie en amont aux contraintes et aux choix sociaux de chacune, voire à l'adhésion ou au rejet des modèles en vigueur. Il n'en reste pas moins que certaines attitudes, certaines paroles ne peuvent que heurter l'observateur masculin, tellement elles éloignent leurs auteures de la féminité traditionnellement convenue. C'est le cas pour bien des gamines, souvent vêtues de façon unisexuée, qui reprennent à leur compte des expressions masculines insistant lourdement sur les attributs virils. Nous